

## Zoon parfois politikon et homo peut-être sapiens

### I

La première fois que j'ai visité le palais de Rumine, c'est en tant qu'enfant, avec mère, tante, cousins et cousines. Je garde, plus de cinquante-cinq ans plus tard, le souvenir (peut-être reconstruit après coup) du veau à deux têtes (ou à cinq pattes, qui sait), des ours empaillés, du requin qui semblait fait de plâtre. Mon trouble de fils de paysan a été de ne pas pouvoir faire la différence entre l'immobilité d'animaux qui avaient une fois été vivants, et la formolisation de ceux qui, bicéphales, étaient morts-nés.

Beaucoup plus tard, en tant que député au Grand Conseil vaudois et membre de la commission de gestion, j'ai eu le privilège de visiter, dans des espaces non ouverts au public, une collection de papillons, amassée par Nabokov. Le site internet du musée de zoologie écrit, avec la modération qui sied au génie du lieu sinon à son architecture, avec un talent certain aussi pour orienter la problématique de la séduction sur les insectes plutôt que sur le rapport des prédateurs masculins aux jeunes filles : « Même si elle n'est pas d'un intérêt scientifique de premier plan, sa collection est séduisante et révèle une facette moins connue du célèbre auteur de *Lolita*. » Contrairement aux autres animaux conservés au Musée de zoologie, ces lépidoptères, même morts, pourraient mourir à nouveau : ils ne peuvent même pas être exposés à cause de la sensibilité de la poudre des ailes à la lumière.

### II

Un autre souvenir fugace lié à cette toute première visite est lié à notre passage devant des groupes de jeunes hommes qui, tout au long des escaliers et devant la pièce d'eau, occupaient l'espace avec une assurance tonitruante et désinvolte. Ma mère me les avait décrits comme des « étudiants », et leur présence en ces lieux m'est apparue comme l'expression d'une connivence menaçante entre un espace et une fonction : de jeunes bourgeois, mal éduqués et intelligents, se comportaient en terrain conquis dans un bâtiment quasi-aristocratique. J'ai consacré une bonne partie de mes années de scolarité à la lutte contre le complexe rural d'infériorité face à la morgue urbaine. Oserai-je dire que j'ai gagné ce combat ? Ou que j'ai finalement réussi à le négliger ? En tout cas, le bâtiment néo-florentin est devenu pour moi un emblème de cette bataille puis de sa disparition. La sophistication architecturale un brin tarabiscotée, bien loin d'être en harmonie avec ses occupants, s'est avérée contredire une vie estudiantine désinvolte et peu attentive aux lieux, voire attentive à les faire dysfonctionner. La majestueuse salle de lecture de la bibliothèque fut tantôt le

lieu du travail assidu sur de fastidieux programmes d'examen, tantôt celui des parades et de la mélancolie amoureuses – et maintenant elle abrite des « CD » et des « DVD », dont on nous annonce le prochain déclin. Quant aux auditoires, plats ou très pentus, ils ont incarné la complémentarité entre l'enseignement ex cathedra, forme pédagogique surannée mais indépassable aux yeux des professeurs d'alors, et une obéissante résistance estudiantine, consistant à venir aux cours par intermittence, à prendre des notes et à les diffuser aux absents – ce qui, en ces temps de papier carbone et de photocopieuses avachies, était un tout autre défi qu'aux jours des « pièces jointes ».

### III

Quelques années plus tard est venu le moment de défendre une thèse volumineuse. Les soutenances publiques avaient alors lieu dans la « salle du Sénat » du Palais de Rumine qui, outre ces joutes académiques abritait en effet les rencontres statutaires du corps professoral regroupé sous cette appellation sénatoriale – et qui ne se formalisait pas, à ce qu'il semble, de la connotation de lent conservatisme associée à ce terme. La pièce était ornée de tableaux divers, figurant d'éminents membres de la « communauté universitaire » lausannoise – dont un portrait d'Ernest Roguin par le peintre Biéler, qui détonnait par son élégante facture, et dont plusieurs représentations d'un obscur nobliau dont la qualité première semble d'avoir été un étudiant assez riche pour poser à plusieurs reprises.

Je m'étais encravaté pour cette l'occasion, je fus certainement le seul être humain dans cette salle (et donc sur cette terre) à avoir trouvé cette soutenance trop courte. Je n'oublierai pas le compliment un peu las de mon expert parisien, m'assurant que mon travail était devenu un classique avant même d'avoir été publié. Un peu plus tard est venu un autre compliment, sans doute plus révélateur de l'empreinte qu'a laissé cet ouvrage : une gentille dame m'a assuré de son intérêt pour la thèse, dont elle lisait chaque soir quelques pages avant de s'endormir...

Foin des somnifères ! J'ai retrouvé la salle du Sénat des années plus tard, lorsque je fus élu député au Grand Conseil vaudois. Celui-ci se réunissait, pour ses débats (et pour les siestes mémorables de certains de ses membres), dans le grand auditoire dénommé « aula », mais les députés faisaient de fréquentes incursions à l'étage inférieur, dans la salle du Sénat intronisée « Buvette du Grand Conseil ». Désormais encravaté en permanence, j'y ai participé à maints conciliabules et à de nombreuses « verrées » qui avaient évidemment une teneur tout autre qu'académique.

La seule manière pour moi de raccommoier ces deux usages parfaitement inconciliables de cet espace a été d'en inventer un troisième : profitant de ma qualité de député, je louai cet espace pour une agape réunissant famille et belle-

famille lors de mon mariage. Bien sûr, faire état devant ses proches d'une dissonance cognitive et émotionnelle ne la réduit pas – mais cela permet de la jouer et d'en jouer.

#### IV

L'intérieur du bâtiment n'est pas le seul endroit où jouent des contradictions. Il donne sur une place dont les commentateurs ne se lassent pas de déplorer le caractère de catastrophe urbanistique ; ils sont si unanimes que je suis de moins en moins sûr de pouvoir partager ce diagnostic. Mais le problème existe, de la correspondance entre un édifice et l'espace qui l'entoure – surtout s'il s'agit d'une place. En l'occurrence, ses usages sont assez hétéroclites pour atteindre une forme de complétude : sur ses pavés trop bien joints se déroulent tant les marchés bihebdomadaires que les rassemblements quotidiens des toxicomanes sous une toile si ténue qu'elle a été baptisée « le string » ; tant les grandes cantines bâchées que les enfants jouant autour de la fontaine, que le commerce des sapins de Noël, le deal, le transit automobile, le passage des piétons retournant au parking souterrain, à la station de métro, voire, qui sait, se rendant dans le Palais.

En tant que directeur des Services industriels, j'ai souhaité, lors des éclairages de fin d'année sur la façade du Palais, qu'y soit évoqué ce qu'il abrite – d'où l'apparition fugitive, sinon d'œuvres picturales, de cristaux et de papillons. Mais un usage manque encore, qui, à mon sens d'intellectuel et d'homme politique, synthétiserait sur la place, le disparate du bâtiment et de ses usages. Si l'on tente le lien entre la Renaissance dont il s'inspire pesamment et les œuvres qu'il abrite, entre la discussion rationaliste héritée du siècle des Lumières et la tribune politicienne trop souvent tentée par la post-vérité, on conclura qu'il ne reste plus qu'à installer, sur les escaliers du Palais, un « Speakers' corner » où s'expriment les délires et les vérités de la société libérale et démocratique.